

Les lois du hasard

Le pianiste. Roman Polanski

Jacques Kermabon

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2002). Compte rendu de [Les lois du hasard / *Le pianiste*. Roman Polanski]. *24 images*, (112-113), 40–40.

Les lois du hasard

PAR JACQUES KERMABON

LE PIANISTE ■ Roman Polanski

Du palmarès cannois, unanimement salué par les observateurs, seule la palme d'or attribuée à Roman Polanski a suscité des réserves. On a stigmatisé le choix d'une œuvre académique, tant en regard d'autres films plus dignes de la récompense suprême qu'à l'aune de la carrière de Polanski. On y a vu l'influence d'Alain Sarde et de la chaîne cryptée Canal plus, producteur du *Pianiste*, et aussi des films du président du jury, David Lynch. À chacun de démêler dans ces ragots ce qui relève du ressentiment et de la mauvaise foi. Un rapide coup d'œil rétrospectif le confirme, il est rare que les palmes d'or soient attribuées aux réalisations les plus inventives, elles sanctionnent plutôt un classicisme davantage consensuel. De là à taxer *Le pianiste* d'académisme...

Lors de la cérémonie de clôture, Roman Polanski a remercié celui qui lui avait fait découvrir le livre de Wladyslaw Szpilman dont il s'est inspiré, témoignage d'un rescapé du ghetto de Varsovie. Né en 1911, Szpilman, quand la Pologne est envahie par l'armée allemande, est considéré, explique sa biographie résumée dans le dossier de presse, «comme un compositeur prometteur et un pianiste virtuose. En 1935, il est engagé à la radio d'État polonaise à Varsovie. En septembre 1939, une bombe larguée par un avion de la Luftwaffe détruit l'émetteur de la radio nationale alors que le pianiste interprète le *Nocturne en ut dièse mineur* de Chopin. Durant les six années qui suivront, le pianiste va traverser la guerre en survivant miraculeusement à la déportation et aux massacres grâce à l'aide d'un officier allemand, Wilm Hosenfeld.

«Lorsque la radio polonaise recommence à émettre en 1945, Wladyslaw Szpilman y interprète d'abord la fin du *Nocturne* de Chopin interrompu brutalement six ans plus tôt.

«En 1946, il publie *Mort de la ville*, un livre où il raconte son incroyable destin. L'ouvrage est interdit par les autorités communistes.» En 1998, son fils, Andrzej Szpilman, découvrant le manuscrit de son



Polanski convoque les fantômes de son enfance.

père, le réédite. Le livre est alors diffusé dans le monde entier¹. Wladyslaw Szpilman est mort le 6 juillet 2000, il avait 88 ans.

On l'a compris, écrit à chaud, ce livre veut surtout laisser un témoignage de ce qu'ont vécu ces Juifs, reclus par l'occupant allemand dans un quartier de la capitale polonaise avant d'être envoyés dans les camps de la mort, quand ils ne mouraient pas sur place de faim ou de mauvais traitements. Plus de 360 000 Juifs furent enfermés en 1939 dans ce périmètre de 403 hectares clos de murs et de barbelés. Quand les Allemands ont fui Varsovie en janvier 1945, il n'en resterait plus qu'une vingtaine.

Il suffit de relire les mémoires de Polanski pour comprendre que, sous le couvert de cette adaptation, ce sont les fantômes de son enfance passée dans le ghetto de Cracovie que par cette ample reconstitution il convoque pour la première fois. Il y a la vie avant, une vie normale, familiale, heureuse, et puis l'incrédulité grandissante devant l'enchaînement des événements: ce déplacement de population, la construction de murs, l'obligation de porter l'étoile de David, l'organisation de la vie dans le ghetto, la pénurie de tout, les innombrables trouvailles pour survivre... Nul besoin d'en rajouter dans le drame ou l'horreur, il lui suffit de brasser ses souvenirs avec ceux qu'a racontés Szpilman, de mettre en scène les situations dont ils furent l'un et l'autre témoins. Car Wladyslaw Szpilman, au cœur du ghetto de Varsovie, fut surtout un témoin de la guerre comme le fut l'enfant Polanski à Cracovie. De derrière sa fenêtre – comment

alors ne pas songer au *Locataire*? – il assiste aux cruautés gratuites des occupants, aux exécutions sommaires, tout cela filmé sèchement, sans pathos ni insistance. Toujours sans pouvoir intervenir, il voit des combats, l'insurrection du ghetto, puis la répression des Allemands. Wladyslaw Szpilman n'est pas un héros. Son principal mérite tient à son talent artistique et à la notoriété qu'il lui a valu. À plusieurs reprises il est ainsi sauvé parce qu'un homme qui le reconnaît l'extrait d'un groupe destiné à la mort. Et cela jusqu'à la fin, quand, dans la ville en ruine, un officier allemand, musicien amateur, vient en cachette lui apporter de la nourriture après l'avoir entendu jouer sur un piano miraculeusement préservé de la destruction. Aucun scénariste honnête n'aurait osé écrire un aussi édifiant happy end. C'est pourtant celui que vécut Wladyslaw Szpilman. Et pour dérisoire et absurde qu'il soit, le geste de ce militaire allemand, dans le désordre d'une débâcle annoncée, fut décisif. Il n'est à la gloire de personne si ce n'est à la chance, au hasard, au destin, celui-là même auquel Roman Polanski doit d'être en vie cinquante-sept ans après.

1. En français, le livre est édité chez Robert Laffont.

THE PIANIST

France-Pologne-Allemagne-Angleterre 2002.
Ré.: Roman Polanski. Scé.: Ronald Harwood.
Ph.: Pawel Edelman. Mont.: Hervé de Luze. Int.:
Adrien Brody, Thomas Kretschmann, Frank
Finlay, Maureen Lipman, Emilia Fox, Ed Stoppard,
Julia Rayner, Jessica Kate Meyer.
148 minutes. Couleur. Dist.: TVA Films.